

été exagéré. Je ne sais pas même si le poète italien, qui affirme que les splendeurs qu'on y admire dépassent celles de son pays, n'a pas eu raison.

Mais si les mots se refusent à rendre comme il convient, les multiples sensations, l'âme, elle, comprend et absorbe tout. Avec une force d'intensité parfois, qui va jusqu'à la souffrance.

On dirait que la vie s'use et qu'on brûle des années en ces moments d'extase.

Le Rhin offre à peu près la largeur du Saint-Laurent, dans ses parties étroites, entre Montréal et Québec. Au lieu, cependant, de poursuivre son cours en ligne droite, comme notre fleuve, il est sinueux, plein de méandres sans fin qui rendent ses point de vue aussi variés qu'inattendus.

Puis, il n'a pas l'uniformité calme de nos rives ; tantôt ce sont des collines, tantôt des vallées ou des monts à pic, et la vigne luxuriante couvre tout de son riche manteau que l'approche de l'automne teint de couleur pourpre.

Ici et là, des villes et des villages surgissent ; plus nombreux encore sont les castels en ruines ou les châteaux restaurés, sur les remparts desquels est arboré le drapeau allemand.

Il est aux trois couleurs aussi, comme celui de la France. Seulement c'est le noir, blanc, rouge qui s'étale au lieu du bleu, blanc, rouge. C'est égal ! au grand soleil de Dieu le noir a pâli ; on jurerait à le voir, l'arrant d'un trait plus profond le bleu du firmament que c'est du bleu aussi, et j'ai l'illusion parfaite du drapeau français claquant gaiement à la brise.

J'ai la naïveté de faire part de mon impression à mon voisin de table. C'est un Prussien du plus pur acabit. Ma remarque le rend tellement furieux qu'il sort de la salle à manger sans achever son dîner.

Le remords ne trouble pas ma vision magnifique.

Voici Bonn, remarquable par son université que fréquentent les fils du

Kaiser actuel. Le Prince Consort, époux de la reine Victoria fut aussi un étudiant de la ville universitaire.

C'est surtout à partir de cet endroit que les rives du fleuve, celles de droite comme celles de gauche, sont semées de châteaux qui séduisent, non-seulement par leur aspect et leur situation pittoresque au milieu de la variété des paysages, mais par les légendes qu'ils rappellent et les personnages qui les ont habités.

Qu'elles sont pathétiques, ces demeures pleines d'histoires et de traditions ! Avec elles, le passé n'est jamais mort, il les emplit de son prestige et commande l'admiration aux générations qui passent...

Le bateau doucement continue sa route. La liste de tous les endroits que nous admirons est trop longue pour que je songe à les énumérer tous ici.

Signalons, cependant, en passant, le Drachenfels, c'est-à-dire, le rocher du dragon, au sommet duquel est le château construit, au douzième siècle, par un archevêque de Cologne.

Longtemps, est-il raconté, l'ancre de ce rocher fut habitée par un dragon dont on n'appaisait la faim et la colère qu'en lui jetant une jeune fille. Vint un héros, — ce héros inséparable de toute légende à qui, d'ailleurs, il appartient, je crois, entièrement — appelé, ici, Siegfried, qui, dans un combat singulier tua le monstre, et, se baignant dans son sang, devint invulnérable.

Un peu plus loin, sur la rive opposée, est le village de Rolandseck, endroit délicieux, peuplé de villas et de jardins, séjour d'été préféré des plus riches habitants de Cologne.

Sur une colline dominant le village, on voit les ruines d'une tour à demi-écroulée. C'est tout ce qui reste du château de Rolandseck, avec la légende, toutefois, qui est bien la plus jolie et la plus poétique qu'on puisse imaginer.

Non, n'employons pas le mot : imaginer, disons plutôt qu'elle a vécu, la douce légende, en une époque, aussi reculée que l'on voudra, où toutes les femmes étaient belles et les hommes toujours fidèles.

Je vous la raconte brièvement : le paladin Roland d'Angers, neveu de Charlemagne, au cours de ses pérégrinations sur le Rhin, vint, un soir, demander l'hospitalité au chevalier Hérabut, qui vivait au château de Drachenberg.

Le jour suivant, son hôte le présenta à sa fille unique, la belle Hildegonde, et depuis l'instant où Roland contempla cette gracieuse beauté, il ne voulut pas pousser plus loin ses voyages, et demeura à Drachenberg faire sa cour à Hildegonde.

Bientôt, hélas ! des ménestrels apportèrent la nouvelle que les Maures dévastaient le nord de l'Espagne et menaçaient même d'envahir la France.

Le devoir et l'honneur commandaient au paladin Roland d'aller combattre ces infidèles et défendre sa patrie. Il partit donc, et, jamais on ne vit d'adieux plus touchants que ceux que se firent les jeunes fiancés.

A la bataille de Roncevaux, Roland d'Angers, blessé grièvement par le cimenterre d'un Sarrasin fut laissé comme mort sur le champ de bataille. La nouvelle s'en répandit bientôt à Drachenberg. Hildegonde, au désespoir, entra dans un couvent et prononça d'irrévocables vœux.

Roland, cependant, était encore vivant ; vous vous en doutiez un peu, n'est-ce pas ? Dès que ses affreuses blessures furent guéries il reprit, en toute hâte, la route du Rhin. Hélas ! Hildegonde était, à son tour, morte pour lui.

Afin de vivre, au moins, sous le même coin de ciel que sa triste fiancée, Roland fit élever un château près de son couvent. Ce château, c'est celui de Rolandseck, celui même dont on voit encore aujourd'hui, la tour, et tous les jours il montait à cette tour, afin d'apercevoir dans le jardin du monastère, se promenant avec ses compagnes, le voile et la guimpe couleur de neige de sa douce bien-aimée.

Un jour vint, où il ne la vit pas à la promenade accoutumée. Le lendemain, une procession funèbre défila à travers les allées du jardin, escortant une bière toute blanche. Hildegonde